

TÉMOINS



Château de Formentin (Calvados), propriété de la famille Floquet,
acquise par elle en 1850. (Clichés J. Lefebvre.)





M. Floquet, modèle présumé de M. Floche.
Collection de M. P.-J. Pénault.



Louise Henriette von Langenhagen,
née Mathieu Saint-Alban (1846-1917), nièce de M. Floquet
et modèle présumé d'Isabelle.
Collection de M. P.-J. Pénault.

ANDRÉ GIDE À LA TÉLÉVISION

par

Jean-Jacques THIERRY

Le jour où j'appris que l'O.R.T.F. n'avait rien prévu pour commémorer le centenaire de la naissance d'André Gide — nous étions début mars 1969 —, je fis le tour de mes relations dans la Maison, singulièrement aux Buttes-Chaumont, où se trouvait le service de lecture des manuscrits pour lequel je travaillais. En fait, je connaissais surtout Mr André Franck, directeur des Émissions dramatiques, qui nous a quittés il y a déjà longtemps, malheureusement pour la qualité des programmes. C'était peu, et c'était beaucoup.

À la faveur d'une réunion de travail, je m'ouvris à lui de cette lacune. La pensée que l'Office ne ferait rien pour le plus grand écrivain français du siècle, m'était insupportable. Oh ! bien sûr, on avait la ressource d'exhumer d'un tiroir le projet d'adaptation des *Caves du Vatican*, que Gide s'était fort amusé à mettre sur le chantier avec Jean Meyer, mais la réalisation de cette œuvre posait des problèmes techniques assez ardues pour que l'idée en fût pratiquement abandonnée ou renvoyée aux calendes grecques. A ce jour, et à ma connaissance, *Les Caves du Vatican* attendent toujours sous l'orme; c'est peut-être un bien, cette "sotie" ayant eu à pâtir du découpage, comme on l'a vu lors de sa représentation à la Comédie-Française, en 1951. Donc, *exit* Lafcadio et la ténébreuse machination ourdie par Protos dans les souterrains du Vatican.

Étant entendu qu'un adaptateur — j'en étais à mon coup d'essai — ne saurait s'atteler qu'à une œuvre qui lui tient au cœur, je ne voyais guère, dans la production d'André Gide, que *La Porte étroite* ou *Isabelle* qui fût propre à être portée au petit écran. Mais il y avait, au

départ, un écueil : le peu de temps qui m'était imparti pour mener à bien mon travail d'écriture, si je ne voulais pas voir l'enthousiasme de la Direction retomber. Fixer mon choix sur *La Porte étroite* en exigeait davantage qu'il ne m'en restait pour que l'anniversaire de Gide fût fêté dans l'année. Je renonçai donc, provisoirement, car je n'ai pas dit mon dernier mot, et il ne tient pas à moi que ce projet prenne forme. Cela dit, *Isabelle* était le meilleur choix, en raison, notamment, de son climat romanesque et psychologique par quoi l'œuvre m'avait d'abord séduit.

Pour d'autres raisons, littéraires cette fois, je n'envisageais pas de mettre en images un roman de Gide ne comportant pas — ou presque pas — de dialogues. Ainsi, *L'École des Femmes* m'eût intéressé, mais les personnages n'y parlent quasiment pas. Il eût fallu leur donner la parole, ce qui revenait, en quelque sorte, à trahir Gide. *Isabelle* était donc, non un pis-aller — qu'à cela ne tienne ! — mais un texte idéal, dans sa brièveté même, qui me garantissait d'être prêt à temps. Je fis part à Mr Frank de mon intention et des raisons qui la dictaient; il fit mieux que me comprendre, il m'engagea à écrire le scénario et fit partager son optimisme à Mr André François, alors directeur de la Télévision. La réalisation, confiée au très compétent Jean-Paul Roux, ne s'est pas fait attendre, ce qui était rare, paraît-il.

Il existait, quelque part, un scénario écrit de la main même de l'auteur, et je finis par retrouver sa trace, mais, si je me souviens bien, je ne l'ai eu que quelques minutes entre les mains, à une époque où je ne travaillais pas encore pour l'O.R.T.F., et où l'idée d'adapter *Isabelle* ne m'effleurait pas l'esprit : en effet, Jean Lambert, ayant appris que ce scénario était en vente chez Matarasso, le libraire de la rue de Seine, m'avait chargé de le lui acheter. Il me semble que c'était un cahier cartonné, de couleur lie de vin; le texte, dactylographié, proposait deux fins différentes et quelques corrections manuscrites. Je ne puis en dire plus, car ma mémoire n'est pas fidèle, et cela se passait en 1953.

Je n'ai donc pu m'inspirer du travail de Gide, et me suis contenté de suivre, dans l'esprit et dans la lettre, le texte publié. C'était, pour moi, l'assurance de ne point faillir à la probité. Pour en terminer avec le scénario d'*Isabelle*, je rappellerai qu'André Gide en avait commencé

la rédaction à Genève, fin 1946, puis l'avait repris, avec la collaboration de Pierre Herbart, durant son séjour à Torri del Benaco, près de Vérone, en juillet-août 1948.

Six semaines après l'aval confirmé par la Direction de la Télévision, mon adaptation était achevée. Je la soumis à Mr André Frank, qui en prit connaissance, l'approuva et la fit ronéotyper. Elle se présente sous la forme d'un volume broché, tiré à soixante-douze exemplaires et comprenant cinquante-huit séquences. De son côté, Jean-Paul Roux, lui aussi, mettait les bouchées doubles. Outre la distribution à compléter, il lui fallait disposer d'une demeure assez vaste pour y tourner les extérieurs du film, réalisé en vidéo mobile, et dont la durée, initialement prévue de 1 h. 30, devait finalement atteindre 1 h. 45, pour un prix de revient de 515 000 NF (de l'époque). J'avais exprimé le désir que les prises de vues eussent lieu à Formentin même, dans cette Quartfourche dont Gide "*avait connu les hôtes*", mais là une déconvenue nous attendait. Pressentie, la petite-fille des propriétaires nous détourna de ce projet : l'ancien château était en ruine et la nouvelle demeure ne correspondait pas à ce que nous cherchions; Jean-Paul Roux s'en convainquit sans peine au cours d'un voyage de repérage. Or, il nous fallait louer rapidement des murs et des meubles... Il fut alors décidé de nous rabattre, soit sur le château de Pontécombaut (Calvados), ou sur celui de Dubeuf (Seine-Maritime); en définitive, ce fut Goustimesnil, près de Fécamp qui fut arrêté. Fort à propos, ses propriétaires villégiaturaient au Maroc. C'est dans ce cadre, plus spacieux que celui de Formentin, dont les pièces étaient trop exigües pour les déplacements des caméras, et qui n'eût pas déplu à André Gide, que nous tournâmes, les extérieurs du moins, du 10 au 26 octobre 1969; les intérieurs furent filmés en studio, aux Buttes-Chaumont. Mais combien je regrettais Formentin !

La distribution ne rencontra aucune difficulté. Le rôle d'Isabelle, à vrai dire peu important en raison de sa brièveté, fut confié à Béatrice Arnal, mystérieuse à souhait, celui de Gérard à Robert Etcheverry, qui joua avec conviction les romantiques attardés; Henri Crémieux campa un saisissant Mr Floche. Autour de Léonce Corne, criant de vérité sous

les traits du baron de Saint-Auréol, et de Gabrielle Doulcet, émouvante Mme Floche, firent merveille Colette Régis, Fanny Robiane, Rose Paradis, Georges Aubert, inquiétant en Gratien taciturne, Luce Fabiole, en Mlle Verdure très ressemblante, Claude Richard, ecclésiastique ambigu, et Gérard Fernet, un Casimir d'une présence touchante. À défaut de terre-neuve, un énorme berger des Pyrénées tenait la place de Terno, et une vingtaine d'"artistes de complément" assuraient la figuration : villageois, etc.

Nous étions presque tous descendus à l'hôtel d'Angleterre, dont je ne sais plus quel membre de la troupe avait surnommé le très aimable hôte, "Mr Dracula". Chaque matin, dès potron-minet, tout le monde s'embarquait dans un car, baptisé "la bêtaillère" par Colette Régis, lequel parcourait rapidement la dizaine de kms séparant Fécamp de Goustimesnil, pour une longue journée de travail entrecoupée de pauses repas dans une auberge des environs. C'était aussi, pour les uns et les autres, l'occasion de faire connaissance avec les personnages, plus intimement qu'au cours des quinze jours de répétitions aux Buttes-Chaumont qui avaient précédé le départ pour Fécamp.

Jean-Paul Roux, avec qui je me suis parfaitement entendu, avait choisi, comme fond sonore, *Harold en Italie* d'Hector Berlioz, et pour illustrer le générique, ainsi que les premières et dernières séquences, un concerto de Frédéric Chopin. De plus, pour pallier les caprices du temps — il régnait, en Normandie, en ce début d'octobre, une chaleur estivale et un ensoleillement qui soulignaient fâcheusement le manque d'atmosphère mélancolique souhaitée pour le film —, Jean-Paul Roux avait mobilisé les pompiers de Fécamp afin de créer une pluie artificielle qui cingla généreusement les fenêtres de la salle à manger et les fragiles parois du pavillon d'été dont une réplique avait été construite dans le parc. D'autres "astuces" ont dû être employées, pour respecter la vraisemblance : ainsi, au début, c'est d'un authentique train de l'époque, loué par la S.N.C.F., qu'on voit Gérard descendre à la gare du Breuil-Blangy; tandis que le médaillon, où Gérard découvre les traits d'Isabelle, a été remplacé par un portrait, plus aisément déchiffirable par les téléspectateurs. Ces changements étaient indispensables, il va sans dire.

Pour ceux qui n'ont pas vu le film, rediffusé à FR3, le 1er septembre 1979, j'évoquerai la première séquence, où l'on voit Gérard entrant dans le cimetière de Formentin, son chapeau mou et sa canne à la main. Après s'être recueilli un instant, il sort du cimetière, remet son chapeau et se dirige vers le château. Après cette unique et nécessaire entorse à la chronologie voulue par l'auteur, l'action suit le texte de Gide, et l'on ne tarde pas à découvrir, dans la chambre bleue de Mme Floche et dans la chambre rose de Gérard, selon l'attribution des chambres à Goustimesnil et grâce à leur jeu subtil et étudié, ceux qui ont servi de modèles aux acteurs que je viens de nommer : Pierre-Amable Floquet¹ (Mr Floche), Roger-Maxime de Langenhagen (Casimir), mort peu après André Gide.

Quoi dire, encore ? que le car couleurs rentré à Paris le 26 octobre, le montage magnétoscope eut lieu du 3 au 7 novembre, et le mixage le 12 novembre, toujours aux Buttes-Chaumont et sous l'attentive surveillance de Jean-Paul Roux.

L'aventure était terminée, et je lui dois l'un de mes meilleurs souvenirs.

¹. J'ai eu la chance d'acquérir, dans une vente, un ouvrage de "Mr Floche", intitulé : *Bossuet, précepteur du Dauphin*, par A. Floquet, membre correspondant de l'Institut. Paris : Librairie de Firmin Didot frères, 1864. Envoi autographe de l'auteur : "A Monsieur Barbier, témoignage de fidèle gratitude".